

Vol Papeete-Honolulu

Confortablement installés dans la section des premières classes, Stella et Tobie Rodwell bavardaient à mi-voix, tentant en vain de retrouver pour leur couple des bases harmonieuses.

- Comment ça, à peine arrivés à Honolulu nous reprenons l'avion pour Hawaii ? s'indignait Stella. Mais je n'en peux plus, moi ! J'ai besoin de sommeil !

Les îles Hawaii forment un archipel mais seule l'une d'entre elles, la plus grande, porte ce nom : l'île des volcans, familièrement surnommée Big Island. La célèbre ville d'Honolulu, elle, est sur l'île d'Oahu. C'était pour Big Island, donc Hawaii, que Tobie se proposait de repartir aussitôt, sans même quitter l'aéroport entre-temps.

- Tu dois me faire confiance, exigeait-il, impérieux. Et ne pas poser de questions. Quand j'aurai trouvé ce que j'espère trouver, je te mettrai au courant. Pas avant.

- Je n'irai pas à Hawaii. Je veux rentrer chez nous, à Honolulu. Qu'est-ce que tu as de si important à faire là-bas ? Cela peut attendre deux ou trois jours !

- C'est urgent, répliqua Tobie, buté. Je ne peux pas faire autrement. Et mieux vaut que tu n'en saches pas trop pour le moment.

- Charmant ! ricana la jeune femme, au bord des larmes. Bonjour la confiance ! Sais-tu que nous sommes mariés, toi et moi ? Mariés, Tobie ! Tu as changé, je ne te reconnais plus. J'ai l'impression de ne plus compter pour toi. Je ne suis pas sûre que cela va me plaire longtemps !

- Ils prennent l'Histoire par le mauvais bout, exprès ! s'emporta Tobie. Quelle écriture ne paraît pas illisible quand elle se présente à nous à l'envers ? Je dois trouver l'objet qui me permettra de la remettre à l'endroit.

- Mais qu'est-ce que tu racontes ? bégaya sa femme. Je te parle de nous ! De nous, Tobie ! Et tu me balances tes hiéroglyphes ?

- Il est arrivé quelque chose de merveilleux. On m'a envoyé un signe. Le désespoir m'avait pris, j'étais prêt à faire machine arrière, après l'attentat, et puis voilà qu'on m'envoie un signe. *Continue, Tobie ! Va de l'avant ! Fonce ! Tu es sur la bonne voie ! C'est par toi que la vérité se répandra sur le monde !* Elle est revenue ! revenue ! Pour me faire signe !

- Qui ça ?

- Je ne devrais pas te le dire, chuchota Tobie avec des airs de conspirateur, mais je vais te le dire quand même, pour que tu comprennes à quel point c'est important. La Vierge de Candelaria est revenue !

- Tu es vraiment grotesque, mon pauvre ami ! Je ne veux pas en entendre davantage ! Elle vient de se faire plastiquer sévère, ta Vierge de Candelaria... De la sciure, voilà ce qu'elle est ! Plus de bras ni de mains pour te faire signe !

- Tu ne comprends pas. Je te parle de celle qui avait disparu en 1826 ! Elle revient pour m'aider à rétablir la vérité !

- Quelle vérité ? railla Stella, désespérée par tant d'inconséquence. Monsieur le Grand

Prophète l'a clamé il y a deux jours à la face du monde : « Il ne peut y avoir ni vérité historique, ni vérité archéologique ! » C'était dans tous les journaux !

- Enfin, réfléchis, Stella ! Aucune vérité n'est possible pour eux ! A leur ridicule petite échelle scientifique ! Parce qu'ils négligent l'âme, voilà !

- Mais je m'en fous, moi aussi, de l'âme, figure-toi !

- Moins fort, chérie, moins fort... Comment un homme sans âme aurait-il pu concevoir l'âme, dis-moi ? Si les hommes naissaient depuis toujours dans des éprouvettes, ils n'auraient jamais conçu la maternité, n'est-ce pas ?

- Je me fous de l'âme des autres, gémit la jeune femme. Je veux juste que notre couple retrouve la sienne.

- Ne peux-tu cesser une minute de tout faire tourner autour de ton nombril ? s'exaspéra son mari. L'avenir de l'humanité est en jeu ! Et tant que l'homme sera convaincu qu'il descend d'un grand singe, la science pourra librement l'emmener à l'abîme ! Enfin, ma chérie, toi-même tu as balancé ça à la figure de ce fat de Carver !

Se souvenant de l'autre, il eut comme un frisson rétrospectif.

- Il y a des hommes bien pires que ce Carver, murmura-t-il aussitôt, comme malgré lui. Ils sont le Diable, le mal incarné... Je ne peux pas les laisser faire, Stella. Tu dois le comprendre.

Mais son épouse ne l'écoutait plus. Perplexe, elle cherchait à se rappeler où elle avait déjà entendu cela : *Ils sont le Diable, le mal incarné* ! Des notions confuses s'agitaient dans sa mémoire. Mais impossible de mettre la main dessus. Sans doute parce qu'elle était trop en colère... Elle n'arrivait plus à se concentrer. En plus, elle ne cessait de penser à l'autre. Le grand et bel homme de l'aéroport. Comme on avait fait embarquer les premières classes d'abord, Stella ne savait même pas si le Polynésien était dans le même avion qu'elle, ou s'il était en train de voler vers Auckland et Sydney.

- ...mais ce que je sais, moi, poursuivait Tobie, c'est que je ne descends pas d'un singe. Quand je vois les pitoyables reconstitutions auxquelles on se livre sous le patronage de savants éminents - leurs fameuses « docu-fictions », c'est la mode - avec des acteurs hideux, poilus, au faciès caricatural, que l'on nous montre, odieusement sales, devant leurs cavernes, en train d'ânonner Aba-Ada-Abbaba en déchiquetant de la viande crue, parce que le feu ce n'est pas encore pour tout de suite, je sens, violemment, profondément, que cela n'est jamais que du cinéma. Que les choses ne se sont jamais passées comme ça. D'ailleurs, Aristote n'écrit-il pas quelque part que « le but de l'homme, *non inscrit dans la Nature*, est la Vertu » ? Non inscrit dans la Nature ! Laquelle en effet n'est guère vertueuse. Donc, le goût de faire le bien nous vient d'une instance supérieure. Non naturelle.

- Le goût de faire le bien ! ricana Stella. Ce n'est pas la chose du monde la mieux partagée !

- Mais tu te trompes ! protesta Tobie avec chaleur. Regarde : il suffit d'un tsunami dévastateur en Asie du Sud-Est, d'un tremblement de terre au Pakistan ou d'une tornade dans le Golfe du Mexique pour que la compassion saisisse la planète entière, immédiatement suivie du besoin irréprensible de venir en aide aux malheureuses victimes. La voilà, la vertu ; en l'occurrence, la charité. Et je ne te parle pas seulement des états, quoiqu'il soit remarquable que dans des cas pareils même ceux qui ont des relations politiques exécrales avec le gouvernement du pays sinistré lui tendent aussitôt une main secourable. Je te parle du tout venant, des gens comme toi et moi, dont le cœur se serre à la vue des cadavres flottants ou des pauvres gens qui ont survécu, mais tout perdu. Notre cœur se serre ! Entends bien ça ! Est-ce qu'un singe est susceptible de compassion, je te le demande ?

Stella poussa un soupir exaspéré, sans répondre.

- Les singes ne sont d'ailleurs que des représentants interchangeables de leur espèce, enchaîna Tobie que rien ne semblait pouvoir décourager. L'homme, lui, est un être nettement individualisé. Il a des empreintes digitales. Comment s'expliqueraient-elles, ces empreintes digitales, hein, si l'homme n'était qu'un assemblage biologique de fortune, issu des grands singes ? Les animaux n'en possèdent pas, eux. Quoi de plus gratuit, de plus supra-humain que cette volonté d'individualiser l'homme, quel que soit le nombre des représentants de son espèce, en établissant un barrage infranchissable entre les animaux et nous ? Si nous descendons du singe, pourquoi les empreintes digitales, dont seules les techniques évoluées du XXe siècle ont pu nous enseigner la complexité ? Je te le demande ! Car par ces traces *uniques* imprimées au bout des doigts de l'homme, de même que par sa signature génétique, la Morale s'introduit dans le Vivant, contraignant celui qui les porte à assumer la pleine responsabilité de ses actes. Est-ce la Nature aveugle et cruelle qui aurait pu aboutir à tout cela, même au terme de millions d'années ? Quelle plaisanterie !

« Il avait l'air si fort, ce Tahitien ! songeait tristement Stella qui, de nouveau, ne prêtait plus attention aux propos de son mari. Il ne doit jamais douter de rien. Il doit toujours savoir où il va, et pourquoi... Tobie aussi, au début, il était comme ça... Quand je l'ai connu... Il m'aimait, je comptais pour lui... Maintenant, ai-je une chance de l'intéresser si je n'ai pas un silex à la main et une peau de bête sur le dos ? Son fatras préhistorique ! »

- Vois-tu, Stella, le monde où nous vivons est loin d'être aussi vieux qu'on le dit. Mais les scientifiques en ont grand besoin, de ces prétendus millions d'années, pour caser leur imaginaire évolution de la bactérie à l'homme. Ils s'en gargarisent ! Tant de millions pour arriver ici, tant de millions pour en arriver là... A moi, personne ne me fera croire que le cerveau humain a pu jaillir à partir de trois molécules, hydrogène, oxygène et carbone, associées par hasard dans une grande soupe volcanique !

- Il y a tout de même ces pithécantropes ou je ne sais trop quoi retrouvés en Afrique ! glissa mollement Stella.

- Ceux-là ne sont jamais que les malheureux survivants dégénérés d'un des basculements de notre Terre, comme en mentionnent les pierres gravées de Dendérah, en Egypte. Ils n'ont d'ailleurs pas eu de postérité. Et puis ce n'est pas parce qu'on en retrouve un par ici et deux par là qu'ils signalent l'existence d'une humanité entière à leur image ! Même de nos jours, notre conception des tribus primitives est à revoir. Car enfin, est-ce que les chamanes amazoniens n'en savent pas plus long que nous en médecine ? Comment ont-ils fait, pour s'y retrouver, parmi les milliers et les milliers d'espèces végétales de la forêt vierge ? S'ils les ont toutes essayées avant de trouver les bonnes, et d'une, ils ont dû y passer du temps, et de deux, comme le souligne Malraux quelque part, comment leur race a-t-elle survécu à toutes ces dangereuses expériences ? Il y avait de quoi cent fois les éradiquer tous ! Or, ils savent exactement ce qu'ils font... Ils parlent à l'esprit de la plante, disent-ils ! D'ailleurs, on peut faire la même remarque pour les animaux : comment savent-ils exactement ce qui leur convient, dans la nature ? L'instinct ? Il a bon dos ! D'où sort-il, leur instinct, réglé comme une parfaite horlogerie suisse ? Du hasard ? Comme il fait bien les choses ! Ce n'est plus du hasard, quand tous les animaux, sans exception, s'insèrent harmonieusement dans la nature qui les entoure... C'est du miracle à l'état pur ! Jamais une évolution aveugle et quasi-mécanique n'aurait pu aboutir à pareille harmonie !

« Je crois qu'on n'en sortira jamais, commenta intérieurement Stella, fatiguée des grandes théories de son époux. Nous ne sommes pas sur la même longueur d'ondes. Finalement, Tobie vit trop par l'esprit. Moi, je suis quelqu'un d'éminemment concret... Et je suis sûre que le beau Tahitien est du même genre... Il n'avait pas du tout l'air d'un intellectuel. Ah ! Que la vie est mal faite ! C'est lassant. »

- ... qu'un brutal cataclysme jette une poignée d'entre nous dans un monde dévasté, et vous verrez le temps que cela leur prendra, à ces habitués du Web et du béton bétonnant, pour

s'adapter à leur nouvel environnement ! Moi, quand j'entends dire que « l'homme de Pékin » maîtrisait le feu il y plus d'un million d'années, je me dis : Mais qu'avons-nous fait de plus depuis tout ce temps ? Qu'avons-nous appris de plus, sinon à nous entourer de gadgets ? Que notre monde s'écroule et nous en reviendrons à ce stade !

« Pas un intellectuel, rêvassait Stella, mais malgré cela quelqu'un d'exceptionnel, de très fort intérieurement. C'est bizarre, tout de même, une telle force morale, chez un homme des îles. Il me fait un peu penser à... »

Elle s'arrêta avant d'évoquer nettement le nom en question. Penser à Pétrus lui était toujours douloureux, parce qu'elle avait des remords de ne pas lui avoir donné signe de vie depuis des années. « Bah, avec toutes ses histoires, il était gavant ! se dit-elle pour se trouver une excuse. Mais l'autre, le Polynésien, quelle vie a-t-il bien pu mener pour devenir l'homme qu'il est aujourd'hui ? A-t-il beaucoup voyagé ? En général, ils quittent peu leurs îles, à part pour aller faire du shopping à Honolulu... Quel homme mystérieux ! »

- ... Le Néanderthal. D'ailleurs, son cerveau n'était pas moins gros que le nôtre. Et s'il a disparu, c'est probablement parce que Monsieur Sapiens s'est chargé de l'éliminer. La suite a prouvé qu'il était très doué, notre Sapiens, pour le génocide !

- Mais de quoi parles-tu ? s'enquit Stella, abasourdie. Tu sais quoi ? Je me demande si tu n'es pas en train de devenir fou. Ou peut-être une forme précoce et accélérée d'Alzheimer ?

- Tu ne m'as pas écouté, constata amèrement Tobie.

- Tu sais, les hommes préhistoriques et moi... Des mecs qui mettent des millions d'années à apprendre à taper deux cailloux l'un contre l'autre... Tiens, ça me rappelle un truc marrant que Pétrus m'avait raconté...

- Lequel ? Quel truc ? Dis-moi ! la pressa son mari.

- Il était dans sa cuisine, un jour, quand il a entendu un drôle de bruit, tap-tap-tap, tap-tap-tap, sur son seuil. Comme il a une porte vitrée, il s'est doucement approché pour voir quel animal produisait ce bruit... Chez lui, à Chartrené, c'est la pleine campagne, tu vois, avec des milliers d'oiseaux... Il a même hébergé un couple de faisans sauvages, une fois... Ils étaient venus se réfugier chez lui parce tout autour c'est que des chasseurs...

- Stella, l'avertit Tobie. Tu es *encore* en train de digresser.

- Ah, oui, pardon... Je ne peux pas m'en empêcher... Bref, Pétrus s'approche sans bruit et là, tu sais ce qu'il voit ?

- Non, je ne peux pas le savoir, s'agaça l'époux.

- Un étourneau, ou un sansonnet, enfin un oiseau comme ça, de la taille d'un merle mais marronnasse, tu vois... Encore que les merles...

- Viens-en au fait, par pitié ! Qu'est-ce qu'il faisait, ce sansonnet ?

- Eh bien il avait attrapé un escargot... En fait, avec son bec il avait attrapé la chair de l'escargot par l'ouverture, tu vois, et puis, en la pinçant comme ça bien fort, il secouait l'ensemble, la bête et la coquille, en les cognant sur la pierre du seuil, tap-tap-tap, sans s'arrêter, pour casser la coquille et bouffer le tendre de l'escargot. Il ne s'était pas mis dans l'herbe, pour faire ça, ni même sur le gravier, non, pas fou, le sansonnet ! Il était venu jusqu'au seuil, parce qu'il savait trouver là une pierre bien dure, pour mieux réussir dans son entreprise. Alors les histoires de mecs en fourrure qui mettent des millions d'années, eux, avec leurs gros cerveaux motards de quatorze cents centimètres cubes, pour apprendre à casser des cailloux...

Ca ne tient pas la rampe, voilà ce qu'il disait, Pétrus.

- Ton Pétrus est sûrement un homme exceptionnel, remarqua Tobie avec conviction. J'aimerais bien le rencontrer.

- Il rapprochait ça d'autre chose... Attends... Ah oui, le coup de l'œuf d'autruche... Les œufs d'autruche sont d'une dureté incroyable. Si tu t'asseyais dessus, ils ne se casseraient même pas ! Des tas d'animaux essayent d'y parvenir, tu penses, car ça fait un fameux casse-croûte, ce qu'il y a à l'intérieur... Eh bien seul le vautour a trouvé le truc... Marrant : encore un oiseau ! Le vautour prend un gros caillou dans son bec et il l'envoie, plusieurs fois, de toutes ses forces, au même endroit de la coquille, qui finit par se casser, bien sûr. Or un homme, c'est quand même plus malin qu'un oiseau, non ? Si l'homme a mis si longtemps à tailler les silex, disait Pétrus, ce n'est pas parce qu'il était stupide, au contraire. C'est parce qu'il avait chu de tout son haut, passant d'une civilisation avancée à une terre hostile et pourrie, suite à une catastrophe, et que la survie façon télé-réalité ça n'était pas du tout son truc.

- Je ne te le fais pas dire, murmura Tobie, distrait.

- Je ne veux pas te perdre, Tobie, déclara Stella, véhémement, en saisissant la main de son mari. Je ne veux pas que tu changes, non plus.

- Même si c'est en mieux ?

- Ca ne peut pas être mieux, assura-t-elle.

- Merci pour cette profession de foi, ma chérie. Mais nous en discuterons... Pour l'instant, tu devrais boucler ta ceinture, car nous arrivons, et permets-moi de te rappeler que les atterrissages à Honolulu sont en général assez raides.

Avec un soupir résigné, la jeune femme obtempéra.

Chapitre 24

Aéroport d'Honolulu - 17 août

Stella était toujours stupéfaite, lorsqu'elle débarquait à l'aéroport d'Honolulu, surtout en pleine saison d'été, comme en ce moment, par la quantité considérable de Japonais qui encombraient inévitablement les lieux. Il n'aurait pas fallu beaucoup d'imagination, songeait-elle encore ce matin-là, pour se dire qu'on s'était trompé de vol et qu'on venait d'atterrir à Tokyo.

C'est toujours lui-même que le touriste nombriliste cherche à l'étranger, se dit-elle en suivant Tobie qui se hâtait vers les postes de contrôle. Les Italiens visitent en masse les Châteaux de la Loire, les Anglais leurs anciennes colonies sous prétexte de chercher le soleil, ou l'Anjou, à cause des Plantagenêt... Et les Japonais, eh bien les Japonais, eux, vont s'agglutiner à Pearl Harbour pour contempler entre deux eaux la silhouette grise d'un destroyer que leur aviation a envoyé par le fond il y a cinquante ans.

Malgré elle, Stella se retournait de temps en temps, guettant le reste des passagers sortis après eux de l'avion, dans l'espoir de... Elle le vit soudain. Il était bel et bien là, reconnaissable à sa haute stature qui écrasait celle des Japonais encombrant l'aéroport. Le cœur de la jeune femme fit un bond dans sa poitrine. Il était là !

Oui, songea-t-elle aussitôt, alarmée, mais il ne possédait pas comme Tobie une carte de

travail américaine, aussi allait-il devoir affronter la longue attente générée par les contrôles plus que tatillons auxquels se livraient, sans le moindre humour, les douaniers USAméricains. Elle allait le perdre ! Cette pensée l'emplissait d'un étrange désespoir.

Aussi, quelle ne fut pas sa joie lorsque, une heure plus tard, alors qu'ils venaient de récupérer leurs bagages, Tobie, qui regardait lui aussi autour de lui, l'air inquiet, déclara soudain qu'il avait quelqu'un à voir, qu'elle n'avait qu'à s'asseoir, là-bas, avec le chariot où s'entassaient leurs valises, et à l'attendre - il n'en avait pas pour longtemps.

Ravie, elle le regarda s'éloigner. Cela laisserait au Polynésien le temps d'arriver ! Là-bas, Tobie prenait déjà le bras d'un jeune Hawaïen pour l'entraîner à l'écart. Un de ses étudiants, sans doute, se dit Stella, indifférente.

Tefatu était en effet pris dans le long serpent de queue qui attendait pour passer aux contrôles. Quelque chose le gênait, ou plus exactement le tenait en alerte, depuis sa descente d'avion, et ce n'était pas (ou pas seulement) le souvenir de la charmante Stella. C'était la présence du Mal. Il sentait rôder, dans son périmètre proche, la force lourde et négative du Mal. D'où cela pouvait-il bien provenir ? Se faisait-il des idées ?

A trois mètres derrière lui se tenait Daniel Brelin, venu in extremis sur les ordres de son patron dans le sillage de Tobie Rodwell pour l'espionner - dans un premier temps. Il avait bien failli rater l'avion, et, de plus, avait été contraint de voyager en classe popote, ce qui l'avait vivement contrarié ; mais il n'y avait plus de place en première. La veille encore, il était question d'Auckland ! Comment s'y retrouver, si les gens changeaient constamment d'avis ? Encore heureux que les agences soient toutes reliées par le Web, et que Sieffer payât à plein temps un réseau d'espions-pirates ! Brelin espérait fermement que cette « surveillance » de départ allait déboucher bientôt sur des consignes beaucoup plus concrètes et sanglantes ; sinon, quel ennui ! Le seul point positif de ce voyage bâclé avait été la proximité visuelle d'une très belle cible sexuelle... Ce qui était suffisamment rare pour que Brelin s'en soit réjoui.

Tefatu et lui sortirent presque ensemble des mains des douaniers, une fois ramassés leurs sacs sur le tapis roulant. Brelin, après un rapide coup d'œil circulaire, repéra Rodwell qui discutait avec un moricaud. Tefatu, lui, après une rapide inspection des environs, repéra Stella, seule, près de son chariot à bagages ; ce qui lui valut un autre long regard bleu, dont il ne sortit pas indemne.

Brelin attendit patiemment, un peu à l'écart, que la palabre entre Rodwell et le moricaud prenne fin. Lorsque enfin ces deux-là se séparèrent, le jeune professeur se rua au guichet d'une compagnie intérieure qui desservait les autres îles de l'archipel. Aussitôt, Brelin sa faufila derrière lui, dans l'espoir d'entendre le nom exact de la destination de sa cible.

- Deux billets pour Hawaii, lança Rodwell, visiblement très excité. Un départ le plus tôt possible.

« Il part avec son moricaud, » déduisit Brelin, à tort.

A peine ses billets en poche, Rodwell fila comme une fusée. Dan ne pouvait pas le suivre, vu qu'il devait acheter son propre billet et, ensuite, appeler son patron pour le tenir au courant, mais cela importait peu : il retrouverait sa cible dans l'avion.

Tefatu, qui, lui, surveillait Stella de loin, échangeant avec elle bien plus de regards qu'il n'était prudent de le faire pour son salut, vit le mari revenir en courant. Il parla à sa femme, qui lui répondit vertement. Dispute conjugale ? Pour finir, Tobie Rodwell empoigna une valise, celle du dessus, sur le chariot et il s'éloigna dans le hall en direction des aires d'embarquement.

Stella resta un moment assise, les yeux baissés. Puis, après un dernier coup d'œil en direction de Tefatu, elle se leva, rajusta la lanière de son sac sur son épaule et, poussant le chariot à

bagages, elle s'en fut vers la sortie, là où attendaient les taxis.

« Ils se séparent ! se dit le Polynésien, pris de court. Qu'est-ce que je fais, moi ? »

Il n'hésita pas longtemps. Qu'avait dit la Très-Sage, après tout ? Que c'était Stella, la boussole. Pas Tobie. Que Tefatu n'avait pas à intervenir, juste à se laisser guider. D'ailleurs, le jeune couple ne se séparait sans doute pas pour longtemps. Ils étaient jeunes mariés, après tout. Tobie avait des affaires à régler, ils se retrouveraient plus tard, à la maison. Leur adresse figurait dans l'annuaire...

La vérité, c'était que l'idée de perdre Stella de vue lui était insupportable.

Ainsi se trouva scellé le destin de Tobie Rodwell.

DEUXIEME PARTIE

Vous reconnaîtrez l'œuvre et l'ouvrier authentique à ce signe qui ne manque pas : tous deux ensemble rajeunissent. Ils mourront enfants, à force de courir vers l'origine du monde. Créer veut dire aller vers les mains de l'ouvrier divin à l'aube des choses. Inverser le temps.

Michel SERRES

Chapitre 25

Continent Hattimara - *Cinq mille ans avant le Grand Déluge.*

Aujourd'hui, pour la première fois, le soleil est apparu au-dessus de Tiwanaku.

Athor, qui se trouvait sur la côte avec quelques rescapés, venait de remonter par petites étapes sur le plateau, dans l'espoir de trouver d'anciennes bouches d'ombre, car son groupe n'en pouvait plus de marcher dans cette atmosphère délétère. Ils ont d'ailleurs déjà eu trois morts. Deux des membres du groupe sont d'anciens colons de là-haut ; ils savaient où trouver des bouches d'ombre, disaient-ils, car avant le cataclysme ils avaient pris soin d'en marquer l'emplacement par des tours de taille moyenne, solidement maçonnées. Une fois parvenus au lac, ils ont d'abord été atterrés de ne rien reconnaître. A part les plus gros murs, tout s'est effondré ou a été submergé par le lac, dont les eaux se sont grandement étendues, en fonction de l'altitude prise, dirait-on !

- Si nous voulons garder quelque témoignage de notre présence ici, a dit Athor, ou si nous voulons reconstruire, nous devons prévoir un canal de dérivation pour ce lac. Sinon, il représentera un risque permanent d'inondation.

Il avait à peine achevé de prononcer ces quelques mots qu'un rai de soleil a percé, pour la première fois depuis le lancement du Javelot du Diable, l'épaisse et sinistre couche de nuages dont nous avons été gratifiés plusieurs mois. Sous les yeux sidérés, incrédules, de leur groupe, le rayon est venu toucher la lourde porte monolithique de l'ancienne cité de Tiwanaku. Ils ont mis quelque temps à réaliser la portée de ce miracle puis ils sont tous tombés à genoux pour une action de grâces. Ensuite, tandis que nos chers rescapés, amaigris, loqueteux, dansaient et chantaient comme des fantômes dans la petite flaque de lumière dessinée sur le sol, Athor s'est isolé pour entrer en communication avec Maava-Wiraqucha, à qui il voulait annoncer sans

attendre l'incroyable nouvelle.

En moins d'une lunaison, l'ensemble du ciel s'est dégagé. Un vent joyeux et serviable a terminé de tout balayer et c'est peu dire que nous en avons tous été soulagés. En fait, notre vie s'est radicalement transformée. Bien sûr, le ciel au-dessus de nous n'a pas son bleu intense des meilleurs jours : il est encore un peu anémique. Mais revoir le soleil, même voilé, nous a donné le plus grand bonheur qui se puisse concevoir.

Comme s'ils n'avaient attendu que cela, les hommes sont sortis, enfin, de leur prostration. Ou alors, peut-être est-ce l'arrivée d'Athor et des autres qui a dissipé leur torpeur ? Toujours est-il que pour une fois ils ont accepté de bouger un peu, de participer aux travaux collectifs, et il n'est presque plus nécessaire de les forcer à se nourrir comme des nouveaux-nés.

La Très-Sainte Mère a filé sans demander son reste à Moray, vers ses « gradins édéniques », comme elle dit. Athor et elle commencent à planifier un programme de plantations, avec les semences qu'elle a jalousement conservées ou modifiées dans sa pyramide souterraine ; voire même créées de toutes pièces, tel son fameux maïs, dont elle a conçu l'épi comme un écho à tant d'autres choses... Mais ce n'est pas elle qui se chargera de surveiller les cultures ainsi mises en œuvre. Ce sera le travail de Chalco et de Varuna. Car Athor-Pirua et la Très-Sainte-Mère vont regagner ensemble Tiwanaku et de là entamer un grand périple pour faire sortir de terre tous les rescapés, au moins ceux qu'ils trouveront, bien sûr, ceux qui ne seront ni morts, ni égarés. Ils vont leur donner des consignes, des semences, un coup de main aussi pour la reconstruction des bâtiments. Un coup de main, c'est bien sûr une façon de parler : leurs mains n'y seront pour rien. A eux deux, ils se jouent de tout, car ils commandent aux esprits de la Nature elle-même, minéraux, végétaux et animaux. Partout, j'imagine, les gens seront aussi pressés que nous d'ouvrir la terre et de planter, car voir se lever les pousses vert tendre du maïs est notre plus grand désir désormais. Cela nous permettra de manger autre chose que de la courge, du miel et des *papas* séchées : nous en rêvons tous depuis des mois.

Dès demain nous nous réinstallons à l'air libre, à Pisaq ; un endroit qui pendant ces longs mois d'enfermement nous est souvent apparu comme le Paradis en personne. Mais nous nous souviendrons tous avec reconnaissance de la matrice terrestre qui nous a protégés pendant ces longs mois douloureux.

Qui sait, peut-être aurons-nous également bientôt le droit de rendre visite à ceux qui sont restés tout ce temps à la Ruche ?

Bref, la vie recommence.

Chapitre 26

Si l'œil n'avait pas en lui un principe solaire, il ne pourrait pas voir le soleil ; si la force divine ne résidait pas en nous, comment pourrait-elle nous émerveiller ?

(GOETHE)

Océan Pacifique, hémisphère nord - 19 août

- C'est une île interdite aux Blancs, déclara Kameha avec un sourire moqueur. Vous n'avez pas peur qu'on vous y fasse subir le sort de Tuti, votre capitaine Cook ?

Vêtu d'un ti-shirt trop large et d'un short de surf délavé, le jeune étudiant tenait d'une main ferme le gouvernail du puissant bateau à moteur, un Bayliner, qui les emmenait à Nihau. A un mètre de lui, Tobie, dont le visage déjà marqué de coups de soleil s'abritait sous un chapeau de

paille effrangé, éclata d'un rire joyeux qui se prolongea.

- Je suis trop maigre pour finir dans une marmite, fit-il. Que ton pays est beau, Kameha ! Dire que je n'étais jamais sorti d'Oahu avant ce jour ! Ah ! La mer, la mer ! Cela fait longtemps que je n'ai pas été aussi heureux.

Et de fait, ses yeux brillaient d'un éclat inhabituel derrière ses petites lunettes rondes cerclées de fer. Par rapport au trimestre dernier, se disait le jeune Hawaïien, le professeur Rodwell avait rajeuni de dix ans. Sur ses traits et dans la mobile fébrilité de son corps frêle se lisait toute l'impatience d'un gamin de huit ans à ses premières vacances.

- Raconte-moi encore comment ils l'ont trouvée, implora Rodwell. Je ne me lasse pas d'entendre cette histoire. C'est vraiment le point d'orgue de toute ma vie ! Ai-je vécu, avant ce jour ?

De nouveau, il se mit à rire, se moquant cette fois de sa propre emphase.

- Ils pêchaient la bonite, obtempéra complaisamment Kameha, tout en donnant un presto coup de barre pour éviter un gros morceau de bois flottant devant eux. Ils étaient partis pêcher plus loin que d'habitude, parce qu'ils étaient à trois bateaux. A trois, on peut davantage se risquer, même si tous n'ont pas de radio... Il suffit d'une ! Alors ils sont allés longer la côte de l'île de Kauai, vers Napali. Il n'y a que des falaises abruptes, là-bas ; elles tombent tout droit dans la mer. Juste quelques petites criques, vous voyez, et on ne peut y accéder que par air ou par mer, pas par la terre. Donc cela veut dire ni baigneurs ni plongeurs. Alors les poissons, tranquilles, se rapprochent du bord, ils savent que personne ne les embêtera. Ce ne sont pas forcément les plus gros, mais quand l'océan n'a pas été généreux, qu'on n'a rien pris à la traîne, on se rabat sur ça...

- Napali ! Quel nom sublime ! s'extasia Tobie, les mains jointes sur ses genoux. Et c'est là qu'elle vous a fait signe !

- Qu'elle leur a fait signe, sourit Kameha. Je n'y étais pas, moi.

- Vas-y, vas-y, raconte, s'impacienta l'autre.

- Ils ont reçu une sorte de signal lumineux, poursuivit l'étudiant, amusé autant que docile. Un long rayon de lumière, vous savez, comme quand quelqu'un vous épie à la jumelle du haut d'une colline et que le soleil se reflète dans les verres. Aussitôt mon oncle a dit : « Il y a quelqu'un, là-bas ! » Vu que la côte est peu accessible, ils ont pensé à quelqu'un de perdu, ou en danger, comme un naufragé, vous voyez ? Un rescapé rejeté par la mer et coincé là sans pouvoir rien faire. Ou un type qui se serait blessé en voulant descendre une falaise en rappel. On trouve de tout, comme fous, de nos jours... Alors ils se sont rapprochés et ils ont vu une masse brune comme un corps, se détachant sur le clair du sable, au niveau d'une plage minuscule. A cause des brisants, seul le plus petit des trois bateaux a pu y aller voir, à la rame et moteur relevé.

- Alors ? C'est là qu'ils l'ont vue ? Elle était là, elle les avait appelés, comme pour l'Indien en 1531 !

- Disons qu'un bout de son manteau encore doré a dû accrocher la lumière, rectifia le jeune Hawaïien, un peu abasourdi malgré lui par cet enthousiasme délirant. Encore qu'ils se sont demandé comment, parce que ça ne brillait quand même pas à ce point. Elle avait dû passer pas mal de temps dans l'eau...

- Deux siècles ou presque, précisa Tobie. Voilà le temps qu'elle a passé dans l'eau ! Elle est bien abîmée, alors ?

- Oh, plutôt abîmée, oui. Le bois est tout délavé par endroits, avec des tas de petites rides,

des lézardes, même. A mon avis, si quelqu'un marche dessus, elle part en miettes. Pourtant, elle pèse encore assez lourd. Le bois doit être gorgé d'eau...

- Tu l'as vue ? Elle a bien un gros cou engoncé et un enfant dans les bras ?

- Oui, oui ! Je vous l'ai dit plus de cent fois !

- C'est elle, s'extasia Tobie. Elle est revenue. Elle est envoyée par l'autre, celle de Mexico. C'est ma mission, c'est ma mission, à moi tout seul ! Elle a émergé pour moi ! Pour moi !

- Pour vous, sans aucun doute, se moqua l'étudiant, hilare. Mes cousins de l'île sont pressés que vous les en débarrassiez. Ils ne veulent pas de ça sur leur terre. Ils n'ont rien contre elle, mais elle n'est pas d'ici, quoi ! Ils n'acceptent que ce qui est indigène. De toute façon, elle est si vieille, si moche, si usée, que personne n'en donnerait un dollar. Voilà l'argument suprême... Alors, vu vos allusions flatteuses à celle de Mexico pendant votre conférence, j'ai pensé que ce serait un petit cadeau original pour mon cher professeur !

- Tu as bien fait ! très bien fait ! Et je ne vais pas les encombrer longtemps, crois-moi, rétorqua Tobie. Je la prends, je dis merci, et on s'en va.

Il n'ajouta pas qu'aussitôt la statue en sa possession il tenterait d'aller au cœur même du problème : le Cristal, dont il n'avait parlé à personne, naturellement, mais que la tête de la Vierge abritait à coup sûr depuis des siècles - des millénaires, peut-être !

Le grand Bayliner virait déjà pour aborder l'île.

« Allons, encore un peu de patience, mon vieux, s'exhorta silencieusement Tobie. Devant toi, il n'y a plus que des certitudes ; tu es au bout du chemin. »

(à suivre)